



J'avais...

Serge Cazenave-Sarkis

Il me semble que je n'avais pas fini d'aimer... Pourtant, sans m'en rendre compte, peu à peu, je m'étais éloigné de tout...

Fumer, boire, manger de la viande, écouter le commun, peser le pour et le contre, compter les jours, me regarder dans la glace, ne plus faire cas des liens, de tous les liens, du sang comme des souvenirs – l'amitié avait-elle seulement existé ?

J'avais aimé un chien.

J'avais perdu mon fils. De vue. Il y a longtemps...

J'aimais toujours ma femme. Mais je l'aimais comme j'aimais dormir – comme je pouvais imaginer la mort, me prenant par surprise –, je suis là, et puis je n'y suis plus.

...le passé de lui-même s'en étant retourné.

Je continuais de vivre parce que j'étais vivant.

Comme tous les ans, j'avais cloué au tronc du grand acacia un seau en plastique vert rempli de noix pour que les écureuils ne meurent pas de faim l'hiver. J'avais pensé : *à chacun ses malheurs, mais à chacun ses chances aussi...* J'avais rentré le bois, vingt stères de charme, que j'avais correctement rangé sur deux colonnes d'à peu près un mètre de hauteur chacune – cet exercice m'avait fait du bien. J'avais sifflé des chansons de Brassens.

Ma femme m'avait demandé de maîtriser le bignonia qui ne se gênait plus depuis quelque temps pour courir sur les ardoises au-delà de la gouttière. Je l'avais coupé – sévère ! Ça leur fait du bien d'être taillés court, ils n'en sont que plus beaux les années suivantes. Enfin, j'avais – j'avais – j'avais... J'avais...

Et puis...

Je n'avais pas pris la voiture. J'avais laissé ma carte bleue dans la poche de mon blouson. J'avais poussé le portillon en faisant bien attention que notre nouveau chien ne s'échappe pas en me passant entre les jambes – qu'il ne me suive pas

surtout. Je n'avais pas pris de manteau pour me couvrir, pourtant il faisait froid – mais comme je venais de ratisser les graviers devant le garage, sur le coup je ne m'en étais pas trop rendu compte. Sans me retourner, j'avais fait un petit geste qui se voulait d'adieu... J'étais mal habillé. J'étais mal habillé parce que je portais de vieux vêtements qui ne risquaient rien – pour bricoler...

J'étais chaussé des bottes en caoutchouc – heureusement pour moi ! À peine avais-je quitté la maison qu'il s'était mis à pleuvoir.

Un mètre, un mètre cinquante, deux mètres. Le bruit des pas des évadés ne fait pas la même musique que celui des gens qui se disent libres.

Pas eu le temps de profiter de mes ailes – au vol déjà, ma femme m'interpellait : « Tu prends le courrier, la factrice vient de passer ! » Alors j'avais toussé, j'avais levé un pouce en signe d'acquiescement et puis en faisant danser mes doigts, j'avais fait celui qui avait perdu la tête, et je me souviens avoir dit : « La clef ! J'ai oublié la clef... » et puis j'étais rentré à la maison. Dans la cuisine, je m'étais assis sur une chaise pour boire un verre d'eau. Je n'avais pas soif, pourtant j'avais dit : « Ah ! ça fait du bien... » Ma femme m'avait répondu : « Et le courrier ? » Je m'étais tapé sur le front, et m'étais levé pour aussitôt décrocher la clef de la boîte aux lettres du porte-clefs mural. Ma femme, tout en me conseillant d'attendre un peu, m'avait fourré d'autorité un parapluie entre les mains. Je l'avais remerciée en lui faisant un clin d'œil. Elle avait dit : « Toi alors... » Et j'étais ressorti sous une pluie battante. J'avais pensé à Claude Nougaro et à sa pluie qui faisait des claquettes sur le trottoir... À la campagne, il n'y a pas de trottoir, la pluie, c'est en tapant sur les feuilles des arbres qu'elle fait du bruit. En attendant, c'était surtout sur la toile de mon parapluie qu'elle cognait fort, et je me rappelle qu'il ne me tardait pas qu'elle s'arrête !

*

Passer la boîte aux lettres, juste la passer... Passer cette barre punitive. Tout en puissance, mais sans précipitation – la passer sans rien casser, en se présentant légèrement de biais, en maintenant le gouvernail ferme – et puis, sans plus réfléchir la traverser, la fendre, n'avoir plus qu'une seule idée en tête : derrière l'eau bouillonnante, derrière l'écume qui aveugle – atteindre l'océan – la liberté !

J'avais souvenir, et pour cause, qu'à deux kilomètres de chez moi il existait dans le petit bois de Montigny un ancien abri d'aiguilleur à moitié démoli. J'avais pensé en faire mon camp de base, une sorte de palier avant de plonger dans l'inconnu...

Pour m'y rendre, il me suffisait de suivre la voie ferrée désaffectée baptisée pompeusement « Chemin de randonnée » – une succession d'énormes ronciers et de longues bandes sableuses perforées de mille terriers casse-pattes qu'aucun randonneur, à ma connaissance, n'avait encore jamais osé fouler.

Cet abri avait longtemps été « Rendez-vous des chasseurs ». Ils y venaient casser de copieuses croûtes arrosées de bons vins.

Invité une fois, au début de mon installation dans la région par l'un d'entre eux en remerciement pour un service que j'avais dû lui rendre, j'avais eu le plaisir de goûter à cette virile camaraderie... Mais mon opposition virulente, mon aversion pour la chasse, et plus encore mon dégoût prononcé pour le pâté de sanglier grassex accompagné de harengs grillés dévorés sur le coup de dix heures du matin, ne passèrent pas inaperçus...

On ne m'y revit plus... Et l'un n'allant pas sans l'autre, de mes coups de main aussi, on se passa !

Comme un coup du sort, cette année-là, une forte tempête traversa le pays, causant de nombreux dégâts. La presque totalité des toits de la commune fut emportée, l'abri de l'aiguilleur n'y échappa pas. Les chasseurs trouvant la réfection de la toiture trop coûteuse abandonnèrent l'endroit pour une cabane en planches encore debout à l'autre bout de la forêt. Ce qu'il restait de l'abri de l'aiguilleur ne resta pas longtemps inoccupé, les amoureux toujours en quête de lieux discrets pour s'aimer l'investirent aussitôt. Trois mètres carrés de tuiles, même disjointes, étaient amplement suffisants pour faire ce qu'ils avaient à y faire. Ils n'en demandaient pas plus. Un vieux matelas en mousse remplaça la table et les bancelles, et le brasero rouillé, une fois retourné, fut utilisé comme porte-bougies. Une génération d'adolescents s'y aima. Jusqu'au jour où l'on retrouva Martin, seize ans, pendu à un bout de poutre métallique, et Sabine, d'une année sa cadette, à ses pieds, nue et égorgée comme un mouton.

Tous deux avaient été violés. Mais violés d'une façon peu commune – avec le manche d'une pelle !

L'enquête ne donnant rien (trop de traces)... on conclut au crime d'un rôdeur.

L'abri de l'aiguilleur fut de ce jour définitivement abandonné. Maudit.

Je me souviens qu'au village, durant de longs mois, les hommes se fuirent du regard... Parce que Sabine, bon, elle – elle était jolie... Mais Martin... Un garçon !

Mon fils venait d'avoir vingt ans. Par rapport à Martin, à mes yeux, il n'était guère plus âgé. À la différence de Martin qui était un redoutable tombeur de filles, mon fils lui, ne les aimait pas. Non, lui, c'est de Martin qu'il était amoureux !

Son caractère taiseux, sa robustesse, et la barbe sauvage qu'il s'était laissé pousser à la façon des bûcherons, ne pouvaient laisser soupçonner à personne un quelconque penchant délictueux.

Sa préférence pour les hommes, il me l'avait confiée alors que venant de soulever une énorme pierre qui s'était déchaussée de notre murette, je m'étais écrié enthousiaste : « Toi, mon fils, tu es un vrai homme ! » « Non papa, m'avait-il répondu simplement, les hommes, moi, je les aime. » Avant même d'entreprendre une quelconque discussion (qui, je suis sûr, nous aurait fait du bien), de façon unilatérale, pris d'une colère feinte en balançant exagérément les bras dans tous les sens, j'avais conclu : « Qu'est-ce que ça change ? Tu connais ma position là-dessus... Rien à foutre ! Tu fais ce que tu veux mon fils... Pour moi tu es un homme, un vrai homme ! » et puis j'avais ri – fort – faux... J'étais ridicule... Je ne savais plus trop où je me trouvais. Tout était flou. Je m'entendais hurler des « AHHH ! » énormes, des séries de « NON MAIS ! » d'épouvante... Et quand enfin, je repris mes esprits, mon fils n'était plus devant moi. Non, sans rien dire, il était parti tout naturellement refaire du ciment.

J'en avais profité pour pisser contre le mur. De rage. De rage contre moi-même. Quel con ! J'ai toujours été très con.

Depuis la révélation de la murette, quand nous croisions des hommes, je ne pouvais plus m'empêcher de suivre ses regards – et c'est de cette façon qu'il me valût de connaître les sentiments qu'il éprouvait pour Martin. Devant lui, ou simplement à son approche, mon grand costaud de couillon de fils se liquéfiait. Si je devais le comparer, je dirais que dans ces moments-là, il se mettait à ressembler à un gros oiseau – un genre d'émeu... ou mieux, à une grosse dinde ! Oui, c'est ça, avec des

yeux tout chavirés... Il ne manquait plus que les marrons et nous pûmes nous croire le 25 décembre !

Ma plus grande surprise, plus fâcheux encore, c'est que je réalisais que l'homme de grande ouverture que je continuais d'affirmer être avait honte de son fils ! Pire, mon fils tant aimé me dégoûtait. J'en étais à me demander si de l'avoir porté sur mes genoux enfant pouvait y être pour quelque chose... Et le moindre sentiment de culpabilité qui pouvait par moments me traverser l'esprit, et déranger ainsi l'image que je voulais conserver de ma personne, sans le lui montrer, me faisait le haïr davantage.

Très vite, de l'observer ne me suffit plus... et au lieu de ne plus y penser, ce fut plus fort que moi, obsessionnel, je me mis sans aucun scrupule à le filer.

Mais je n'appris rien que je ne sache déjà... Ma curiosité malsaine dut s'en satisfaire... Jusqu'au jour où, malgré lui, il me mena à l'abri de l'aiguilleur.

Voyeur, je le surpris caché derrière le vieux buis centenaire à suivre les ébats de Martin. Cette cachette ne m'était pas inconnue, moi aussi parfois, je venais m'y rincer l'œil – et vu l'état du sol piétiné, il ne faisait aucun doute que je n'étais pas le seul à apprécier son délicieux point de vue. Pour mon fils, c'était tout différent : lui, il souffrait.

Ma grosse dinde comme une énorme éponge pleurait à chaudes larmes – bien sûr, ça me faisait mal de le voir dans cet état –, mais que pouvais-je y faire ? Il était pitoyable. J'ai pensé : *tu en verras d'autres...* et je m'apprêtais à rebrousser chemin, quand je le vis déboutonner lentement sa braguette de pantalon. Un malaise effroyable me saisit à la gorge. D'un coup, je me suis vu entre ses mains ! Non, je ne pouvais pas le laisser s'avilir à ce point – j'ai hurlé à l'adresse de Martin et de sa compagne : « Ça suffit ! Voulez-vous arrêter ça tout de suite ! » et d'autres invectives plus percutantes...

Mon fils s'était ressaisi, seule sa bouche trahissait un total abandon. Comme il me ressemblait à cet instant ! En passant devant lui, je fis semblant de ne pas le voir. Menaçant, à la façon d'un policier faisant la circulation, je m'étais avancé vers les tourtereaux. « Allez ! vous dégarez maintenant, vous dégarez ! » Ce ne fut pas aussi facile, car tandis que Martin complètement nu me faisait face en me dévisageant d'une drôle de façon, Sabine du fond de l'abri l'encourageait : « ...c'est qui ce vieux con ? Vas-y Martin, fais-lui comprendre qu'il faut qu'il se casse ce vieux vicelard...

J'suis sûre qu'il nous matait ! Oh le vieux salaud ! » J'eus à ce moment-là le sentiment que Martin allait lever la main sur moi. C'est alors que mon fils quitta sa cachette. « Oh regarde, il est là aussi l'autre pédé ! » avait dit Sabine en pouffant. Le tranchant en acier d'une pelle brilla dans l'air.

*

...la pluie avait cessé de tomber. Le sol sous mes pieds s'était mis à vibrer. Le bruit d'un puissant moteur de camion se rapprochait – se rapprochait... À tout hasard, sans y croire, j'avais levé un bras. Cent disques de frein humides déchirèrent l'air. Cet air soudain devenu merveilleusement clair de bruit. Comme un automate, j'avais gravi les trois degrés du marchepied.

La portière – le chauffeur noir – son parfum musqué – la voix de Bob Marley.

Je n'avais pas tout à fait fini de fermer la portière que déjà le trente-huit tonnes repartait – droit devant lui...

Pour tout bagage, je n'avais qu'une clef – une clef de boîte aux lettres et un parapluie.

Des kilomètres et des kilomètres plus tard, je n'avais encore rien dit.

J'avais...

Non, rien – on s'était compris.